
LE JARDIN DE SÉE-MA-KOUANG,

P O È M E.

IL nous est tombé entre les mains la traduction des vers du célèbre *Sée-ma-kouang* sur son Jardin. Mais, avant que de la lire, il est bon de se faire une idée des Jardins Chinois. Il faut d'abord supposer qu'on n'y cherche qu'à copier la belle nature, & à réunir dans un espace assez borné ce qu'elle a semé çà & là dans les scènes & perspectives innombrables des campagnes. Il faut encore songer qu'on ne va ici dans les Jardins que pour fuir le tumulte du monde, respirer en liberté & jouir en paix de son ame & de ses réflexions par le silence de la solitude, qu'on tâche de rendre si naïve & si champêtre, qu'elle puisse faire illusion aux sens. Enfin il faut partir du principe, que l'on n'aime ici que le jardinage dans un Jardin, & que l'œil le moins délicat, ou le plus fastueux y seroit blessé du faste des marbres, des statues, &c. Les Jardins de Chine sont une imitation étudiée, mais naturelle, des différentes beautés de la campagne, en collines, vallées, gorges, bassins, petites plaines, nappes d'eau, ruisseaux, îles, rochers, grottes, vieux antres, plantes & fleurs. Le grand ouvrage de l'art est d'étendre un petit espace, par la multitude, la variété, la surprise des aspects; de dérober à la nature toutes ses ressources; & de lui en faire honneur. Cette Note est extraite d'une *Description du Jardin de Yuen-ming-yuen*, envoyée de Pé-king, il y a quelques années, avec les dessins. L'Auteur de la *Description* ajoute: Pour imaginer à-peu-près l'effet de toutes ces parties (dont on voit les dessins), il faut supposer que les collines sont tellement jettées,

elevées , abaissées , liées , coupées , distribuées , couvertes d'arbrisseaux , d'arbres à fleurs , de grands arbres , revêtues de gazons , hérissées de rochers , qu'elles varient extrêmement la décoration des scènes. Il faut supposer encore que la terre qui est entre les collines & les eaux est ornée de parterres , de vergers , de tapis de verdure , de morceaux incultes & abandonnés aux herbes sauvages. Il faut supposer aussi que les rivages des eaux , qui ne sont pas en rochers escarpés , sont ici en sable & en cailloux , là en verdure , ailleurs en roseaux , en quelques endroits en pente de fossé , dans d'autres en murailles , & que les eaux plus ou moins profondes ont des cascades , des brisemens , des murmures , & des pièces unies comme une glace. Il faut supposer enfin que les palais , bâtimens , galeries , &c. sont , les uns d'une magnificence de roman , les autres simplement propres , quelques-uns du plus petit bourgeois , & plusieurs même en paille , en roseaux , en bambous , comme dans les villages. Toutes ces suppositions , qui sont d'après la vérité , varient prodigieusement les scènes du Jardin , & en doublent l'étendue , en quelque sorte , parce que le même endroit paroît différent , selon l'endroit où l'on est placé , &c. *Telle est l'idée générale des Jardins modernes des Chinois. Le Poëme de Sée-ma-kouang prouve que ce genre n'est pas nouveau chez cette Nation , puisque Sée-ma-kouang étoit premier Ministre l'an de J. C. 1086.*



LE JARDIN DE SÉE-MA-KOUANG.

QUE d'autres bâtissent des palais pour enfermer leurs chagrins & étaler leur vanité ; je me suis fait une solitude pour amuser mes loisirs & causer avec mes amis. Vingt arpens de terre ont suffi à mon dessein. Au milieu est une grande salle , où j'ai rassemblé cinq mille volumes pour interroger la sagesse, & converser avec l'antiquité. Du côté du midi , on trouve un Fallon au milieu des eaux qu'amène un petit ruisseau qui descend des collines de l'occident. Elles forment un bassin profond , d'où elles s'épandent en cinq branches , comme les griffes d'un léopard , & avec elles des cigues innombrables , qui nagent & se jouent de tous côtés.

Sur le bord de la première , qui se précipite de cascades en cascades , s'élève un rocher escarpé dont la cime , recourbée & suspendue en trompe d'éléphant , soutient en l'air un cabinet ouvert , pour prendre le frais & voir les rubis dont l'aurore couronne le soleil à son lever.

La seconde branche se divise , à quelques pas , en deux canaux , qui vont serpentant autour d'une galerie bordée d'une double terrasse en feston , dont des palissades de rosiers & de grenadiers forment le balcon. La branche de l'ouest se replie en arc vers le nord d'un portique isolé , où elle forme une petite île. Les rives de cette île sont couvertes de sable , de coquillages & de cailloux de diverses couleurs. Une partie est plantée d'arbres toujours verts , l'autre est ornée d'une cabane de chaume & de roseaux , comme celles des pêcheurs.

Les deux autres branches semblent tour-à-tour se chercher

& se fuir en suivant la pente d'une prairie emillée de fleurs dont elles entretiennent la fraîcheur. Quelquefois elles sortent de leur lit pour former de petites nappes d'eau encadrées dans un tendre gazon ; puis elles quittent le niveau de la prairie, & descendent dans des canaux étroits, où elles s'engouffrent & se brisent dans un labyrinthe de rochers qui leur disputent le passage, les font mugir & s'enfuir en ecume & en ondes argentines dans les tortueux détours où ils les forcent d'entrer.

Au nord de la grande salle, sont plusieurs cabinets placés au hasard, les uns sur des monticules qui s'élèvent au-dessus des autres ; comme une mère au-dessus de ses enfans ; les autres sont collés à la pente d'un côteau ; plusieurs occupent les petites gorges que forme la colline, & ne sont vus qu'à moitié. Tous les environs sont ombragés par des bosquets de bambous touffus, entrecoupés de sentiers sablés, où le soleil ne pénètre jamais.

Du côté de l'orient, s'ouvre une petite plaine divisée en plates-bandes, en quarrés & en ovales, qu'un bois de cedres antiques défend des froids aquilons. Toutes ces partitions sont remplies de plantes odoriférantes, d'herbes médicinales, de fleurs & d'arbrisseaux. Le printemps & le zéphyr ne sortent jamais de cet endroit délicieux. Une petite forêt de grenadiers, de citronniers & d'orangers, toujours chargés de fleurs & de fruits, en termine le coup-d'œil à l'horizon, & le sépare du reste des Jardins au midi. Dans le milieu, est un cabinet de verdure où l'on monte par une pente insensible qui en fait plusieurs fois le tour, comme les volutes d'une coquille, & arrive, en diminuant, au sommet du tertre sur lequel il est placé. Les bords de cette pente sont tapissés de gazon, qui s'élève en sièges de distance en distance, pour

inviter à s'asseoir & à considérer ce parterre sous tous les points de vue.

A l'occident , une allée de faules à branches pendantes conduit au bord d'un large ruisseau , qui tombe , à quelques pas , du haut d'un rocher couvert de lierre & d'herbes sauvages de diverses couleurs. Les environs n'offrent qu'une barrière de rochers pointus bizarrement assemblés , qui s'élèvent en amphithéâtre , d'une manière sauvage & rustique. Quand on arrive au bas , on trouve une grotte profonde qui va en s'élargissant peu-à-peu , & forme une espèce de fallon irrégulier dont la voûte s'élève en dôme. La lumière y entre par une ouverture assez large , d'où pendent des branches de chevreuil & de vigne sauvage. Ce fallon est un asyle contre les brûlantes chaleurs de la canicule. Des rochers épars çà & là , des espèces d'estrades creusées dans l'épaisseur de son enceinte , en font les sièges. Une petite fontaine , qui sort d'un des côtés , remplit le creux d'une grande pierre , d'où elle tombe en petits filets sur le pavé , où , après avoir serpenté entre les fentes qui les égarent , elles vont toutes se réunir dans un réservoir préparé pour le bain. Ce bassin s'enfonce sous une voûte , fait un petit coude , & va se décharger dans un étang qui est au pied de la grotte. Cet étang ne laisse qu'un sentier étroit entre les rochers informes & bizarrement amoncelés qui en forment l'enceinte. Un peuple entier de lapins les habite , & rend aux poissons innombrables de l'étang toutes les peurs qu'on lui donne.

Que cette solitude est charmante ! La vaste nappe d'eau qu'elle présente est toute semée de petites îles de roseaux. Les plus grandes sont des volières remplies de toutes sortes d'oiseaux. On va aisément des unes aux autres par d'énormes cailloux qui sortent de l'eau , & par de petits ponts de pierres

& de bois distribués au hasard, les uns en arc, les autres en zigzag, ou en ligne droite, selon l'espace qu'ils remplissent. Quand les nénuphars, dont les bords de l'étang sont plantés, donnent leurs fleurs, il paroît couronné de pourpre & d'ecarlate, comme l'horizon des mers du midi, quand le soleil y arrive.

Il faut se résoudre à revenir sur ses pas, pour sortir de cette solitude, ou à franchir la chaîne de rochers escarpés qui l'environne de toutes parts. La nature a voulu qu'ils ne fussent accessibles qu'à une pointe de l'étang, qui les fait comme plier devant ses eaux, pour qu'elles s'ouvrissent un passage entre les saules qui les séparent, & perçassent de l'autre côté, en s'y engouffrant avec bruit. De vieux sapins encore cachent cet enfoncement, & ne laissent voir au-dessus de leur sommet que des pierres plantées en equilles & en troncs d'arbres brisés.

On monte au haut de ce rempart de rochers par un escalier étroit & rapide, qu'il a fallu creuser avec le pic, dont les coups sont encore marqués. Le cabinet qu'on y trouve pour se reposer, n'a rien que de simple; mais il est assez orné par la vue d'une plaine immense, où le *Kiang* serpente, au milieu des villages & des riz. Les barques innombrables dont ce grand fleuve est couvert, les laboureurs épars çà & là dans les campagnes, les voyageurs qui remplissent les chemins, animent ce paysage enchanté; & les montagnes couleur d'azur qui le terminent à l'horizon, reposent la vue & la récréent.

Quand je suis lassé de composer & d'écrire, au milieu des livres de ma grande salle, je me jette dans une barque que je conduis moi-même, & vais demander des plaisirs à mon Jardin. Quelquefois j'aborde à l'île de la pêche, &

muni

muni d'un large chapeau de paille contre les ardeurs du soleil, je m'amuse à amorcer les poissons qui se jouent dans l'eau, & j'étudie nos passions dans leurs méprises. D'autres fois, le carquois sur l'épaule & un arc à la main, je grimpe au haut des rochers, & de là, épiant en traître les lapins qui sortent, je les perce de mes fleches à l'entrée de leurs trous. Hélas! plus sages que nous, ils craignent le péril & le fuient. S'ils me voyoient arriver, aucun ne paroîtroit. Quand je me promene dans mon parterre, je cueille les plantes médicinales que je veux garder. Si une fleur me plaît, je la prends & la flaire; si une autre souffre de la soif, je l'arrose, & ses voisines en profitent. Combien de fois des fruits bien mûrs m'ont-ils rendu l'appétit que la vue des mets m'avoit ôté. Mes grenades & mes pêches ne sont pas meilleures, pour être cueillies de ma main, mais je leur trouve plus de goût; & mes amis, à qui j'en envoie, en sont toujours flattés. Vois-je un jeune bambou que je veux laisser croître, je le taille, ou je courbe ses branches & les entrelace, pour dégager le chemin. Le bord de l'eau, le fond d'un bois, la pointe d'un rocher, tout m'est égal pour m'asseoir. J'entre dans un cabinet, pour voir mes cigognes faire la guerre aux poissons; & à peine y suis-je entré, qu'oubliant le dessein qui m'amene, je prends mon *Kin*, & je provoque les oiseaux d'alentour.

Les derniers rayons du soleil me surprennent quelquefois considérant en silence les tendres inquiétudes d'une hirondelle pour ses petits, ou les ruses d'un milan pour enlever sa proie. La lune est déjà levée, que je suis encore assis. C'est un plaisir de plus. Le murmure des eaux, le bruit des feuilles qu'agite le zéphir, la beauté des cieux, me plongent dans une douce rêverie. Toute la nature parle à mon ame, je m'égare en

650 LE JARDIN DE SÉE-MA-KOUANG.

l'écoutant ; & la nuit est déjà au milieu de sa course , que j'arrive à peine sur le seuil de ma porte. Quand le sommeil me fuit , quand les rêves m'éveillent , j'y gagne de devancer l'aurore , & d'aller voir , du haut d'une colline , les perles & les rubis qu'elle seme sur les pas du soleil.

Mes amis viennent souvent interrompre ma solitude , me lire leurs ouvrages & entendre les miens. Je les associe à mes amusemens : le vin égaye nos frugals repas , la Philosophie les affaïsonne ; & tandis que la Cour appelle la volupté , caresse la calomnie , forge des fers & tend des pièges , nous invoquons la sagesse & lui offrons nos cœurs. Mes yeux sont toujours tournés vers elle. Mais hélas ! ses rayons ne m'éclairent qu'à travers mille nuages. Qu'ils se dissipent , fût-ce par un orage , cette solitude sera pour moi le temple du plaisir. Que dis-je ? Pere , Epoux , Citoyen , Homme de Lettres , je me dois à mille devoirs ; ma vie n'est pas à moi. Adieu , mon cher Jardin , adieu. L'amour du sang & de la patrie m'appelle à la ville. Garde tous tes plaisirs pour dissiper bientôt mes nouveaux chagrins & sauver ma vertu de leurs atteintes.

FIN DU TOME SECOND

APPROBATIO IV.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Ouvrage intitulé , *Mémoires concernant les Chinois , Tome II* ; & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , le 14 Juillet 1777. BÉJOT.

Le Privilege se trouve au premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPE , rue de la Harpe. 1777.